



Sur les 100 enfants scolarisés dans l'établissement, 26 sont accueillis à l'internat.

INTERNAT POUR LES ENFANTS

«Il est pensé pour les familles qui ont besoin d'aide»

A Saint-Estèphe, en Gironde, une école maternelle et élémentaire gérée par la fondation des Apprentis d'Auteuil loge en semaine une trentaine d'élèves âgés de 5 à 10 ans. Une manière, souvent, de leur éviter un placement et d'accompagner les parents.

Par
MARIE PIQUEMAL
 Envoyée spéciale à Saint-Estèphe (Gironde)
 Photo **RODOLPHE ESCHER**

F allone, 9 ans, a failli débarquer en classe en «pyj». Un pyjama rose, avec les oreilles de Minnie, en polaire moelleuse. A 8 h 43, elle est toujours attablée à la cantine pour le petit-déjeuner, pendant que la cour de récré commence à se remplir. Tina-hya, 9 ans aussi, tique: «Euh, tu vas vraiment venir en classe comme ça? C'est quand même la honte...» Entre deux crocs dans sa tartine de beurre, Fallone lui jette un regard en coin: «M'en fiche. Si tu crois que je vais pleurer juste pour un pyjama.» Elle ajoute que de toute façon, quand elle est chez sa mère, elle reste souvent en pyjama toute la journée. Séverine, son éducatrice référente, carré grisonnant, fronce les sourcils: «Arrête de parler et mange plutôt, si tu veux avoir le temps de repasser dans la chambre et t'habiller.» A la table d'à côté, Andy et Kendjy, des jumeaux de 5 ans, «les toulous», comme les appellent les autres enfants, sont en grande discussion... en langage codé. Esméralda, 8 ans, vient, elle, de siffler son bol de lait d'une traite. Trop vite, visiblement: les joues gonflées, elle court aux toilettes.

FAMILLES SUR LE FIL

Bienvenue dans cet internat pour demi-por-tions. Sur les cent enfants de cette école maternelle et élémentaire, 26 élèves, entre 5 et 10 ans, dorment ici et ne rentrent chez leurs parents que le week-end. En France, les internats scolaires accueillant des écoliers dès la





► 3 février 2021 - N°12330

maternelle se comptent sur les doigts d'une main. Le plus souvent dans des endroits spécifiques pour répondre à des besoins précis – pour les enfants de marins par exemple, une de ces professions non sédentaires qui en bénéficient historiquement. Celui où nous sommes se trouve au cœur du Médoc, dans la commune de Saint-Estèphe (Gironde). Cette école maternelle et élémentaire, privée sous contrat, semble sortie de nulle part, tel un champignon au milieu des vignes. Pas n'importe lesquelles : «Vous avez le château Haut-Marbuzet d'un côté. Là, sur votre droite, le vignoble de Lillian Ladouys», décrit Emmanuelle Barsot, la directrice. Son établissement est étriqué – mais toute idée d'agrandissement est à oublier, vu la valeur du cep de vigne. «Mon école, c'est la misère au milieu des châteaux, dit souvent la directrice pour clouer le bec à ceux qui l'imaginent comme un nid à enfants privilégiés. De l'extérieur, les gens pensent que nos élèves sont issus de familles de grands propriétaires viticoles. La réalité est tout autre. C'est très, très mélangé.» Il y a certes des enfants d'œnologues, ingénieurs, propriétaires terriens. Mais l'autre moitié ont des parents ouvriers agricoles ou sans emploi. Et galèrent. «L'internat est pensé pour ces familles-là. Celles qui ont besoin d'aide», qui sont sur le fil. L'école appartient à la fondation Apprentis d'Auteuil, qui aide les enfants en difficulté.

«CRÉER UNE CONFIANCE»

L'internat accueille des enfants «un peu cabossés», comme dit une éducatrice. Une tentative, souvent, pour éviter le placement par le juge dans une famille d'accueil. La plupart des enfants qui dorment à l'internat sont suivis à la semelle par les travailleurs sociaux, «on est en lien avec les services d'aide à l'enfance, ce sont eux, souvent, qui soufflent l'idée de l'internat aux familles. Même si cela reste une démarche volontaire», explique la directrice. Ça marche bien. Le plus souvent, l'internat suffit et permet d'éviter que les enfants soient placés.

Le lundi est un jour agité dans l'établissement, les week-ends sont parfois un peu difficiles à la maison. Les enfants déchargent la tension accumulée, pas toujours avec des mots...

Comme cette puce de 8 ans qui fonce en courant se jeter sur les casiers en fer dès que l'éducatrice a le dos tourné. La directrice connaît les situations familiales, les parents viennent d'eux-mêmes la trouver, pour raconter : «On réussit à créer une confiance, ils savent qu'ils peuvent me dire sans que je juge. C'est tellement facile de tomber, ça peut arriver à n'importe qui.» Cette mère, seule à travailler à la maison, quatre enfants et qui perd son travail. Cette autre, placée dans une famille d'accueil quand elle était petite, et qui n'a qu'une trouille : que sa petite revive la même chose. «Elle préfère que sa fille soit à l'internat, parce qu'elle a le sentiment de ne pas y arriver, et a peur que les services sociaux la lui prennent.» Elle raconte aussi ce parent venu lui confier qu'il n'arrivait pas à gérer son budget ou à dire «non». Derrière son masque, la directrice esquisse un sourire : «Regardez la cour de récré : je vous défie de trouver les enfants de l'internat qui ont des histoires difficiles. Impossible de les repérer, car ici ils ont des vies d'enfant. Ils vont bien. Même sous leur masque, ils respirent. Ils sont pleins de vie et de ressources.»

L'internat a ouvert il y a vingt ans, sous l'impulsion de l'ancienne directrice. Sans grands moyens : deux salles de classe ont été transformées en dortoirs. Chacun compte une quinzaine de lits superposés et des sanitaires.



Le dîner est un moment important de partage entre les pensionnaires et les éducateurs.

res. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre. «Les housses de couette, c'est l'école qui les fournit. Comme ça, pas d'histoire.» Pas de jalousie ni d'inégalité. Sur la tête de lit, Pierre-Louis, 10 ans, a scotché des photos. Il y a Sami, le cochon d'Inde, Nougat, le chat, son père, sa mère, ses grands-parents sur le canapé du salon. Il préférerait dormir chez lui, «mais bon, c'est comme ça». Il s'amuse quand même. Il faut le voir jouer à saute-mouton sur sa valise à roulettes. Dans la chambre d'à côté, Maelyse nous montre aussi ses photos, en expliquant de façon très simple : «La séparation de mes parents a été un peu compliquée. Mon père, il n'a pas de maison, il dort parfois chez des copains, parfois dehors. Ma mère, elle s'est disputée avec ma belle-mère. Un peu la galère, mais on a parlé sur Snapchat.» A deux lits superposés de là, Zya, 8 ans, défait sa valise et jette ses habits façon lasso pour atteindre le casier du haut. Elle dort à l'internat depuis un bail,



mais cette année elle a pu récupérer l'un des lits du milieu – l'emplacement rêvé apparemment, que seuls les CM2 arrivent à avoir. «C'est parce que la télé est juste devant, sous-titre Alicia. Le mercredi, c'est le meilleur soir : on regarde la moitié d'un DVD après manger.» C'est aussi le jour où les parents peuvent appeler s'ils veulent. «A tour de rôle, quelques minutes... Mais ce sont toujours les mêmes qui appellent», soupire la directrice. Parfois, elle passe un coup de fil par derrière, pour leur sonner les cloches et leur rappeler de ne pas «oublier» leur progéniture.

AS DE LA TRESSE

Les soirées sont minutées. Les quatre éducatrices, qui se partagent la semaine, n'ont même plus besoin de regarder leur montre, elles ont un chrono dans la tête. 18 heures : ouverture du bal des douches, suivi de l'enfilage du pyjama et du surpyjama. L'étape du broissage des cheveux est la plus impressionnante dans la chambre des filles. «Elles savent que si elles se dépêchent, elles pourront choisir leur coiffure», développe Andréa, éducatrice depuis un an et demi, et as de la

tresse : épis de blé, poisson, africaine... En quarante-cinq minutes, top chrono, tous les enfants sont douchés et coiffés. En chaussons et manteau pour rejoindre le réfectoire. Respect.

A la cantine, tout adulte présent est prié de s'asseoir à l'une des tables, avec les enfants. «Comme à la maison. Il suffit de manger avec eux, parfois, pour mieux les connaître. On apprend beaucoup», explique Emmanuelle Barsot. Elle prend place à côté de la petite fille qui, un peu plus tôt, se jetait contre les casiers en fer avec colère. «Mon frère a donné des croquettes aux chiens, alors qu'il ne fallait pas... et après...» dit-elle par petits mots. La directrice l'écoute, lui répond avec les yeux.

Le lendemain, au petit-déjeuner, elle viendra lui glisser à l'oreille une idée : «Je vais te chercher un petit cahier pour que tu écrives, ça aide un peu, tu verras.» Sa plus grande angoisse, que partage toute l'équipe, cantinière y compris, c'est de voir l'école – et donc l'internat – refermée, comme lors du confinement en mars. «On a tellement eu peur pour les enfants. On appelait les familles pour soutenir, pour savoir si ça allait à peu près, mais cette impuissance, c'était horrible.» Elle insiste sur la joie des enfants quand l'internat a rouvert. «Ils n'arrêtaient pas de répéter à quel point ils étaient contents de revenir. Ils dévoraient leurs assiettes. Trouvaient tout délicieux. Absolument tout.» Alors elle a élaboré un plan secret avec son adjointe. «On a pensé à tout, tout bien vérifié. Voilà : si ça reconfiner, on maintient l'internat ouvert. On a trouvé un moyen : il est géré par la fondation Apprentis d'Auteuil, pas par l'Éducation nationale. C'est légalement possible.» La directrice a même prévu des plannings avec les volontaires. Tout en parlant, elle colle ses mains sur une chaise en bois : «Pour l'instant, aucun cas de Covid ici. Faut dire qu'on est stricts sur les consignes : masque du matin au soir, sauf pour se laver, manger et dormir.» Dans les couloirs fusent des «ton masque», sur le même ton que «tes chaussons», «tes dents». Elle ajoute : «Les enfants respectent sans se plaindre. Eux aussi font de leur mieux pour que l'école dure le plus longtemps possible.»



Les dortoirs s'animent avant l'heure de la douche et du pyjama.